

seul. Bientôt il tombe. Aussi l'Église nous redit-elle sans cesse : *Dominus vobiscum* : Le Seigneur soit avec vous.

Ce qui a propagé les hérésies, malgré ce qu'il y avait de fausseté évidente en elles, c'est, d'abord, la satisfaction qu'elles donnaient à l'âme humaine en lui offrant une croyance quelconque, et un culte extérieur quelconque, l'âme étant naturellement religieuse ; et puis c'était de favoriser les mauvaises passions. Si, de plus, ces hérésies rassuraient les consciences effrayées en ôtant toute sanction aux lois, dès lors, elles étaient assurées d'attirer à elles hommes et femmes, avides de jouissances. On voulait voir, on voulait entendre, on voulait se rendre compte, juger par soi-même ; on s'exposait et l'on tombait.

La première hérésie qui s'offre à nous, c'est le Manichéisme. Disons son origine, en quoi il consiste, ses résultats.

II.

MANICHÉISME.

L'esprit humain cherche instinctivement la cause des choses, et voulant trouver celle qui a donné naissance aux erreurs appelées : *hérésies*, il peut se convaincre qu'au fond de l'erreur, en général, il y a une vérité mal définie, une tradition primitive corrompue par la faiblesse de l'intelligence humaine, ou par la malice de quelque volonté perverse. En se servant alors de cette maxime : *Is fecit cui prodest* : Celui-là l'a fait, à qui cela profite, on retrouve finalement la pauvre nature humaine voulant jouir d'elle-même, sans

CHAPITRE VI.

TROISIÈME COMBAT.

I.

HÉRÉSIES DIVERSES.

Rappelons-nous ici, ce qui a été dit plus haut à propos de l'hérésie, en général, dont la marque accusatrice est la nouveauté. Aussi saint Athanase disait-il : « La foi de l'Église catholique est celle que Jésus-Christ a donnée, que les Apôtres ont publiée, que les Pères ont conservée : l'Église est fondée sur cette foi : et celui qui s'en éloigne n'est plus chrétien. »

L'hérésie vient de quelque vice : orgueil, cupidité, et conduit au vice. Elle ouvre toujours la porte aux mauvais penchants de la nature déchue ; par là, ils peuvent sortir de la foi chrétienne, qui modère et guide les passions de l'âme, pour se livrer à toute leur indépendance. Il faut l'avouer, c'est une rude tentation pour l'homme, qu'une doctrine ayant quelque apparence de vérité et conduisant à la liberté d'agir à son gré. Que faut-il alors pour que l'on succombe ? Il suffit que l'âme, aux prises avec cette tentation, manque à ce moment-là de piété, et qu'elle ait cessé de prier. Or, l'homme qui ne prie plus, se sépare de Dieu et veut marcher

Dieu, ni maître. C'est ce que nous avons constaté à propos des théogonies de l'Inde et des cosmogonies diverses.

Parmi elles, nous avons vu le dualisme enseigné chez les Perses, particulièrement, par Zoroastre. Il admettait deux principes : l'un bon, l'autre mauvais. Le bon s'appelait Ormuzd, et le mauvais Arhiman. Évidemment, c'était là une corruption de la Tradition primitive concernant le Dieu unique et Satan, l'ange déchu, devenu le vainqueur d'Adam et d'Eve. Le mal moral et le mal physique, qui s'expliquent si clairement par la désobéissance des Anges et de l'homme, et les conséquences du péché commis par eux, devenait inexplicable pour les philosophes païens. La coexistence de deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, selon eux, expliquait tout ; mais cette coexistence de deux principes souverains et rivaux était une erreur manifeste. Or, c'est précisément ce qu'enseignait Manès.

Il y avait donc à Charres, en Mésopotamie, un gouverneur chrétien nommé Marcellus, homme de bien, cher à son évêque, Archélaüs, disciple de saint Grégoire le Thaumaturge. Il n'ignorait en sa personne la science des docteurs et la vertu des Saints. Les troupes romaines, qui passaient et bataillaient sans cesse à travers le monde, avec une activité surprenante, laissaient après elles des populations affamées et errantes. Marcellus et Archélaüs en avaient recueilli en grand nombre, et pris soin de les instruire. Ces nouveaux chrétiens s'en allaient alors et portaient dans leur patrie ces deux noms, gravés dans leur cœur par la reconnaissance. Ce fut en ces circonstances que Marcellus reçut la lettre suivante : « Manès, apôtre de Jésus-Christ, et tous les Saints et Vierges qui sont avec moi, ô Marcellus, mon fils bien-aimé, grâce, miséricorde, paix, de la part de Dieu le Père, et de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Que la main de lumière vous préserve des maux du siècle présent, de ses dangers et des pièges du prince du mal, Amen. J'ai appris avec joie que votre charité est grande, mais il m'est douloureux de ne point voir votre foi conforme à la vraie doctrine. Envoyé de Dieu pour redresser le genre humain qui s'égare, j'ai cru nécessaire de vous écrire pour le salut de votre âme et le bien spirituel de ceux qui vous entourent. Apprenez donc, mon fils, à discerner l'erreur qu'enseignent les docteurs vulgaires. Ils disent que le bien et le mal, la lumière et les ténèbres, la chair et l'esprit, viennent du même principe, et se confondent incessamment l'un avec l'autre. Comment peuvent-ils soutenir que Dieu soit l'auteur et le créateur de Satan et de ses mauvaises œuvres ? Ils ont été plus loin encore ; ils ne rougissent pas d'affirmer que le Verbe, fils unique du Père, est né d'une femme, nommée Marie, qu'il a été formé de la chair et du sang, principes de corruption et de mort. Je n'insiste pas en ce moment sur leurs autres erreurs, me réservant de le faire quand je serai près de vous. Je ne doute pas de l'empressement avec lequel vous embrasserez la vraie doctrine, aussitôt que vous l'aurez connue. Du reste, ce n'est point par la contrainte comme les autres docteurs, c'est par la persuasion que je prétends communiquer la foi. »

Or, à Charres, nul ne connaissait Manès. Turbo, qui avait apporté la lettre et se disait disciple de cet homme, racontait de lui, que Manès était l'incarnation du Saint-Esprit descendu sur la terre. Telle était la signification du nom de *Manachem* (Paraclet) qu'il avait pris récemment.

Turbo continuait : Rien, dans sa naissance, ne pouvait faire prévoir la destinée céleste qui l'attendait. Mais l'Esprit souffle où il veut. Issu d'une famille pauvre de Chaldée, le jeune Cabric fut vendu à l'âge de

huit ans comme esclave. Une femme de Ctésiphon l'acheta, l'affranchit et l'adopta pour son fils. Elle-même était veuve du fameux Térébinthe, ce Bouddha de la Perse, né d'une vierge et nourri par un Ange, dans les montagnes de ce pays. Térébinthe en montant aux cieux, avait laissé pour héritage les livres sacrés, qui renferment la vraie doctrine. Le jeune Cabric se nourrit de la méditation de ces livres; il s'en appropriait toute la substance. L'Esprit-Saint descendit enfin sur lui dans sa plénitude, et ce jour-là, l'ancien esclave fut transformé en *Manachen*. Il apparut comme la sagesse de Dieu même. Les Persans, dont il combat les superstitieuses croyances, l'appellent parfois le Zendik, l'impie; mais en dépit de leur hostilité, ils ne peuvent cependant méconnaître la sublimité de sa doctrine, son caractère surnaturel et sa science prodigieuse. Ils le désignent, tantôt comme le plus puissant des Mages, tantôt comme *al Thanawy*, l'apôtre des deux principes, tantôt comme *al Nakasch*, le peintre; car il excelle dans l'art de la peinture. Il n'est pas moins habile médecin; il guérit toutes les infirmités par la vertu de ses prières. Naguère le roi de Perse l'a mandé près d'un de ses fils, atteint d'une maladie mortelle.

Turbo passait sous silence que l'enfant était mort et que le roi furieux avait fait jeter Manès en prison, d'où il s'était évadé, après avoir tué son geôlier. Il avait regagné l'Arabie.

Marcellus répondit: « Manès, salut. J'ai reçu votre lettre. Selon ma coutume, j'ai donné l'hospitalité à Turbo, votre messenger. Mais je ne comprends rien à ce que vous m'écrivez. Venez donc vous-même expliquer plus clairement votre doctrine. Adieu. »

Les historiens rapportent qu'Archélaüs avait insisté auprès de Marcellus pour faire venir cet étrange person-

nage, et lui proposer une conférence publique. Son arrivée en Mésopotamie fut un événement. Son costume, non moins étrange que sa doctrine, frappait l'imagination des multitudes. Des brodequins à paillettes d'or et à talons fort élevés rehaussaient sa taille. Une jambe enveloppée d'une étoffe de pourpre, et l'autre de bandelettes vertes, symbolisaient le dogme des deux principes. Un manteau également de deux couleurs, flottait sur ses épaules et donnait à sa démarche quelque chose d'aérien. Sa tête était coiffée de la mitre d'honneur des sages de la Perse; il tenait à la main droite un long bâton d'ébène, sous le bras un long rouleau de parchemin écrit en lettres d'or, et en caractères babyloniens. Tel se montrait, semblable à un satrape, l'esclave Cabric, devenu l'hérésiarque sexagénaire Manès, père du Manichéisme.

La conférence publique eut lieu devant les plus savants personnages de Charres et une grande multitude. La parole fut donnée à Manès, qui commença ainsi: « Hommes frères, je suis le disciple du Christ et l'Apôtre de Jésus. Le nom de Marcellus est béni dans toutes les contrées que j'ai parcourues. J'ai entendu le concert d'éloges qui célèbre partout les vertus de cet illustre gouverneur. Dès lors, je n'eus plus qu'un seul désir, celui d'exposer la vérité à ses yeux et de lui prouver qu'il s'égare en suivant la religion d'Archélaüs. Du reste, c'est à vous tous que j'apporte les promesses du royaume et l'héritage du siècle futur, quand je viens les offrir à un homme qui tient en sa main la clef de vos cœurs. Je suis le Paraclét, dont Jésus annonçait l'avènement et dont il disait « qu'il convaincrat le monde touchant le péché et touchant la justice ». Paul fut envoyé avant moi; mais comme il le déclarait lui-même « sa science n'était que partielle, son esprit de prophétie n'était qu'incomplet ». (I Cor. xiii, 9.) Il

m'était réservé de remplacer, par la perfection absolue, ce qui était relatif et partiel. »

Après cet exorde, on aurait pu s'en aller, sans l'écouter : on l'écouta.

Alors il exposa son système. « Quoi ! dit-il, de la même source, vous prétendez tirer à la fois de l'eau douce et de l'eau salée ? Un bon arbre ne saurait produire de mauvais fruits, ni un mauvais de bons. »

Pour confirmer ce principe, il ajoutait, « que le diable, père du mensonge et de l'homicide existait dès le commencement ; que les ténèbres avaient toujours lutté contre le Verbe éternel ; enfin que le prince du siècle était le Dieu de ce monde, ce Dieu qui aveugle les hommes et les détourne du culte évangélique. — Voilà donc ce Dieu du mal, continuait Manès, Dieu éternel, Dieu de ce monde. Vous ne le confondrez pas, certes ! avec le Dieu bon. Le Dieu du mal se nomme Satan ; il est le créateur, la cause première de tous les maux. Il n'a rien de commun avec le Dieu du bien, Père de notre Rédempteur et Sauveur. La loi ancienne, les prophéties, furent l'œuvre du principe malfaisant. Voilà pourquoi vous y rencontrez tant de notions indignes de Dieu, tant de faits où la concupiscence s'étale avec ses tentations. Le Créateur nous y apparaît avec une faim et une soif insatiables de chair et de sang. Ce fut là un artifice de Satan, qui voulait ainsi se faire accepter comme le Dieu véritable, Père du Christ. Donc de toutes les Écritures, il ne nous faut accepter que l'Évangile. C'est une erreur déplorable de retenir à la fois le Testament ancien avec le Testament nouveau, sous prétexte que le premier est la figure du second. Par ce mélange du bien et du mal, on ne réussit qu'à corrompre et à dénaturer le bien... »

Invité à continuer, Manès reprit : « Je dis qu'il y a deux natures éternelles et coexistantes, l'une bonne,

l'autre mauvaise. La première, le bien par essence, habite une région inconnue et supérieure ; la seconde, le mal absolu qui règne en ce monde visible, dont il a fait un immense *ergastulum* où toutes les créatures sont captives sous la domination. C'est le mot de Jean l'Évangéliste : « Le monde entier repose dans le malin. » (I Jean, v, 19.) S'il repose dans le malin, il n'est donc pas en Dieu. Dès lors nous sommes contraints d'admettre qu'il y a deux séjours distincts, aussi bien que deux principes : le séjour du bien où réside le Dieu bon, et le séjour du mal où le principe du mal a créé le monde. L'idée d'un Dieu unique, principe du bien et souverain du monde, est inadmissible. S'il n'y avait qu'un Dieu, il remplirait tout de sa substance. Or, où placerez-vous les créatures contingentes, faibles, caduques, éphémères, périssables ? Au sein du Dieu éternel ? Mais ce serait absurde. Comment un Dieu immortel aurait-il pu créer la mort ; comment aurait-il pu engendrer la corruption ? Songez au mode de reproduction de l'espèce humaine et dites, si vous l'osez, que tant de turpitudes réunies soient l'œuvre du Dieu de toute pureté. Ah ! quand on dit qu'Adam, notre premier père, avait été fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, on disait plus vrai que vous ne pensez. L'homme, créé par le principe du mal, ressemble en effet à son auteur. Cependant il y eut dès l'origine un mélange du mal avec les éléments du bien qui s'opéra au profit de la nature humaine. Si vous voulez savoir comment s'opéra ce mélange, je vais vous l'apprendre. »

Les juges interrompirent Manès. Avant de procéder à l'exposition de ce nouveau sujet, dirent-ils, il faut d'abord que la question des deux principes soit élucidée. La parole est à Archélaüs pour répondre à cette première partie.

Avouons que Manès avait tiré tout le parti possible

de son système faux, aussi faux que ses raisonnements; mais il avait jeté quelques interrogations, à la façon oratoire, dont l'assemblée peut-être ne trouvait pas précisément la réponse. L'évêque de Charres la donna.

Les juges dirent : « La parole est à Archélaüs pour répondre à cette première partie de la controverse. — Le saint évêque se leva et dit : Malgré les impiétés et les blasphèmes que vient d'accumuler avec tant d'assurance notre adversaire... — Vous l'entendez, s'écria Manès, il a prononcé le mot d'adversaire ! Il y a donc deux principes opposés. — Archélaüs répondit : Il me semble qu'il y a ici une folie évidente... rien ne peut tenir dans votre système, non parce que je suis votre adversaire, mais parce que vous manquez de logique... Si vous réussissez à me convertir à votre système, ou moi à vous ramener à la foi, nous ne serions plus adversaires. C'est que les créatures raisonnables agissent dans la plénitude de leur libre arbitre ; elles ne sont donc pas opposées par nature, ni fatalement soumises à la domination de l'un ou l'autre de deux principes que vous supposez coéternels. Réfléchissez-y. Ces deux natures que vous avez inventées, les supposez-vous convertibles, ou non ? — Cette question surprit Manès. Il demeura quelque temps sans répondre. Si je dis qu'elles sont convertibles, pensait-il, on me retournera le mot de l'Évangile : « Nul mauvais arbre ne peut porter de bons fruits. » Si je déclare qu'elles ne le sont pas, je ruine d'avance le système du mélange réciproque des deux natures qu'il me reste à exposer. Enfin, après quelques minutes d'hésitation, il fit la réponse suivante : Les deux natures ne sont pas susceptibles de conversion en leurs contraires, mais elles le sont en ce qui leur est propre. — Quoi ! reprit Archélaüs, ignorez-vous donc la valeur même des termes philosophiques que vous employez ? Vous affirmez que les deux natures

sont inconvertibles en ce qu'elles ont de contraire, mais qu'elles sont convertibles en ce qu'elles ont de propre. Et moi, je réponds que ce qui se convertit, ou se change en ce qui lui est propre, ne sort pas de soi, ne change pas et ne se convertit pas. Pour qu'il y ait conversion d'un être, il faut que cet être sorte de ce qui lui est propre et arrive à ce qui lui est étranger. — Les juges déclarèrent que cette réponse d'Archélaüs exprimait rigoureusement la vérité philosophique. La convertibilité, dirent-ils, suppose en effet dans un être le changement en ce qu'il n'était pas. Ainsi un païen qui se convertit au christianisme abjure ce qui lui était propre. Tant qu'il offre des sacrifices et fréquente les temples des dieux, il n'est pas converti. Persistez-vous, dirent-ils à Manès, dans votre réponse au sujet de la convertibilité ? — Manès garda le silence. » (Act. disp. ch. xi.)

Le grand secret de l'hérésiarque, celui qu'il avait hâte de promulguer et dont les juges de la controverse avaient retardé l'exposition, n'était autre que la théorie un peu modifiée des anciens gnostiques. — Selon les docteurs surannés de la Gnose, le corps humain était l'œuvre d'un démiurge inférieur, mais son âme était une émanation du principe divin. Manès, en écartant les fatigantes généalogies d'éons qui n'étaient plus de mode, avait cependant retenu le principe d'émanation gnostique pour l'âme humaine, et l'avait accommodé à son système de dithéisme absolu. Il professait donc que le corps humain était l'œuvre du Dieu mauvais, et l'âme celle du Dieu bon. Archélaüs combattit éloquemment cette erreur. « En considérant, dit-il, la merveilleuse harmonie qui règne entre le corps et l'âme, il est impossible d'admettre que l'un n'ait pas été fait pour l'autre, et que chacun soit l'œuvre d'un principe opposé, ou ennemi. Ce sera, si vous le vou-

lez, un navire construit par un habile architecte, pour résister à la fureur des vents et des flots. L'âme est le pilote; elle tient tellement les organes sous sa dépendance qu'elle s'en sert et les manœuvre à son gré. Supposez que le corps ait été créé par un Dieu méchant et jaloux, est-ce qu'il serait l'instrument docile de l'âme émanée du Dieu bienfaisant? Est-ce que les rapports qui unissent l'esprit et le corps seraient aussi constants, aussi intimes? »

Passant ensuite à la notion théologique du mal, le saint évêque établit que le mal n'est ni une substance, ni un être positif, mais seulement la privation d'un plus grand bien. Les ténèbres sont l'absence, le défaut de lumière. Un défaut, une absence, une négation, ne sauraient constituer une nature éternelle et coexistente à Dieu. « Quant à la perversité de Satan, dit-il, elle se conçoit aisément par la chute de cet être spirituel, mais créé, qui occupait jadis le premier rang dans les chœurs angéliques. Il n'y a que Dieu qui, par nature, soit éternel et inaltérable. Nulle créature ne lui est consubstantielle; dès lors, nulle créature n'est exempte d'altération, ou de défaillance. Comment Manès pourrait-il le nier, lui qui regarde l'âme comme une parcelle de la substance divine et qui admet cependant avec nous que l'âme peut pécher? »

Passant ensuite à l'étrange prétention de l'hérésiarque qui se donnait comme l'incarnation du Saint-Esprit, Archélaüs reprit : « Avant d'usurper un pareil titre, il ne vous souvient donc pas, ô Manès, de l'Apôtre : Fiez-vous des miracles; votre pouvoir allât-il jusqu'à ressusciter les morts, dès l'instant que vous nous prêchez un autre Christ, vous tombez sous l'anathème? Mais enfin tout apôtre de Satan que vous soyez, qu'avez-vous fait de prodigieux jusqu'ici? Où sont les morts de quatre jours ressuscités à votre voix; les hé-

morrhosses guéries; les aveugles-nés dont vous avez ouvert les yeux? Vous a-t-on vu nourrir des multitudes avec trois morceaux de pain, ou marcher sur les flots résistants des mers? Persan, vous parlez l'idiome de votre patrie; vous ne savez ni le grec, ni le latin, ni l'égyptien; vous n'entendez point ceux qui les parlent. En fut-il ainsi de l'Esprit-Saint, quand il se reposa sur les Apôtres? Ne leur communiqua-t-il point le don des langues? En vérité, Marcion, Valentin, Basilide n'atteignirent jamais une pareille démence. Nul n'osa dire : Je suis le Paraclet, l'Esprit-Saint, la troisième personne de l'auguste Trinité! C'est que l'avènement de l'Esprit-Saint promis par le Sauveur est un fait depuis longtemps accompli à Jérusalem, en faveur des douze Apôtres qui reçurent l'effusion de l'Esprit-Saint, et qui depuis l'ont transmis à l'univers. Il ne saurait donc plus y avoir d'avènement autre de l'une des personnes divines que celui qui suivra la consommation finale, quand le Fils de l'homme apparaîtra pour juger l'univers. Or, je vous le demande, est-ce là l'attitude de Manès qui vient capter les âmes frivoles, séduire les ignorants, tromper les simples? A Dieu ne plaise que nous abandonnions la véritable doctrine de Jésus-Christ pour embrasser les rêveries de ce visionnaire, de ce faux prophète, de cet apôtre menteur! »

L'assemblée éclata en applaudissements, et le gouverneur romain embrassa publiquement le saint évêque, et détachant sa chlamyde proconsulaire, l'en revêtit. Manès quitta brusquement le prétoire. Les enfants de la ville lui jetaient des pierres. Ce fut pour l'hérésiarque une pompeuse défaite. Turbo, son disciple et son messager, déclara qu'il abjurait ses erreurs passées. Il s'attacha au saint évêque Archélaüs, qui l'éleva plus tard au diaconat.

Quant à Manès, quittant Charres, il alla dogmatiser

à Diodoride. Là il défia publiquement le prêtre qui dirigeait cette pauvre chrétienté à une conférence. Archélaüs arriva au moment où la conférence s'engageait. L'hérésiarque ne put dissimuler sa surprise. Quoi ! lui dit l'évêque, vous êtes le Paraclet, l'incarnation du Saint-Esprit, et vous n'avez pas eu en cette qualité la prescience de mon arrivée ? Manès éclata en injures... Archélaüs lui répondit : « D'après votre doctrine des deux principes, vous n'avez pas le droit de vous plaindre. Il est en mon pouvoir de vous combattre, de même qu'il est en mon pouvoir de me faire adhérent. Savez-vous quel parti j'embrasserai ? Si vous ne le savez pas, vous n'êtes point le Paraclet. Si je me déclare converti par vous, que deviendra votre doctrine de la dualité inconvertible ? Car, si je suis d'une nature contraire à la vôtre, comment demandez-vous que je me soumette ; et si j'ai l'esprit d'obéissance, comment craignez-vous que je résiste ? Vous affirmez que le mal est absolu : que le méchant est condamné à l'être toujours, soyez donc fidèle à vos propres principes et ne cherchez plus à convertir personne. » — Manès restait silencieux devant ces arguments *ad hominem*.

Interrogé par Archélaüs sur Jésus-Christ, Manès répondit : Non, Jésus-Christ ne fut point réellement ce qu'il paraissait. Il ne fut qu'en apparence le Fils de Marie. Archélaüs réfuta cette erreur, qui n'est autre que celle des Docètes, et rétablit le dogme théologique de l'incarnation sur la base de l'union hypostatique des deux natures, divine et humaine, en Jésus-Christ.

En terminant, le saint et docte évêque rappela à son auditoire comment l'Église constituée en une hiérarchie immortelle, conserve et transmet la vérité par une tradition ininterrompue, qui remonte aux Apôtres instruits par le Sauveur, et inspirés par l'Esprit de Dieu. A cette majesté de l'enseignement traditionnel, il com-

para les tentatives des hérésiarques, prédécesseurs de Manès. « Croyez-vous, dit-il, que la doctrine de ce persan soit nouvelle ? Non, longtemps avant lui, au siècle même des Apôtres, à côté de Marcion et de Cérinthe, un sophiste pythagoricien du nom de Scythianus, essaya de remettre en honneur le principe dualiste, en l'introduisant dans le symbole chrétien.... Térébinthe, l'un de ses disciples, hérita des erreurs et du crédit de son maître. Avec ce bagage, il parcourut la Babylonie, pénétra dans la Perse et se donna comme une incarnation nouvelle de la divinité, comme un Bouddha supérieur. Archélaüs alors raconta l'histoire de ce Térébinthe, docteur de la métempsycose, qui se laissa choir du haut d'une terrasse et se tua. Sa veuve, mise en possession de tous ses écrits, acheta un petit esclave, Cabric, qu'elle fit instruire et à qui elle légua sa fortune et les écrits. « Le Cabric dont je vous parle, ajouta Archélaüs, c'est précisément le Manès que vous avez sous les yeux. » Il raconta sa vie qu'il avait apprise de Turbo. Manès garda le silence. Une immense acclamation s'éleva de la foule. L'impôsteur se hâta de traverser le fleuve Sangar pour se retirer au désert, dans une forteresse nommée Arabion. Quelque temps après, le roi de Perse l'y fit saisir. Le malheureux fut traîné à Gaudi-Sapor, l'ancienne Persépolis, dans l'antique province d'Elam, et fut écorché vif. Sa peau remplie de foin, fut suspendue à un gibet, près des portes de la ville. Le supplice de Manès, attesté à la fois par les historiens persans et romains, est un fait avéré. Cependant les uns disent que Manès fut mis à mort pour n'avoir pas guéri les fils du roi de Perse, et les autres attribuent son supplice à la vengeance des Mages, irrités contre un dogmatissant qui niait la résurrection des morts, l'un des points fondamentaux de la religion de Zoroastre. — (Voir Darras, tome VIII, p. 498 et suivantes.

Concluons de ce récit que la veuve de Térébinthe, les écrits de ce sophiste, l'imitation du système de Scythianus, renouvelé de Zoroastre, un demi-savoir aidé par une imagination ardente et la libre interprétation des Saintes Écritures, nous ont donné Manès et le Manichéisme.

Cette erreur admet donc deux principes coéternels, l'un bon, de qui vient l'âme : l'autre mauvais qui a créé la matière, et partant le corps. En disant que l'âme est de Dieu, Manès entendait qu'elle était une parcelle, une étincelle de Dieu, enchaînée au corps par le principe mauvais. Elle restait dans cette union jusqu'à la mort ; après quoi elle passait dans les êtres vivants, comme les végétaux, les animaux, les hommes, pour s'y purifier. Cela fait, les âmes abordaient dans la lune, ce navire mystérieux, qui vogue dans l'espace, et de ce pâle vaisseau, elles étaient transbordées dans celui du soleil, où elles se plongeaient et se perdaient dans le bon principe, dont elles n'étaient qu'une étincelle, dans le Feu infini.

Discutant avec Félix, saint Augustin lui disait : « Ce que vous ne demandiez pas à savoir, je vous l'ai enseigné pour mettre un terme à votre langage insensé. Dieu, tout-puissant par nature, a pu engendrer de lui-même, créer de rien et former quelque chose avec ce qu'il avait créé. De lui-même il a engendré son Fils, qui lui est égal en tout ; de rien il a fait le monde et tout ce qui existe ; de la terre qu'il avait créée, il a formé l'homme ; et tout cela parce qu'il est tout-puissant. Ce qui vient de sa nature, n'a pu être souillé, pas plus que lui-même ; ce qu'il a fait de rien a pu être souillé par le libre arbitre, et purifié par sa miséricorde, pourvu que la créature réprouvât son péché et reconnût son Créateur... Puis, comme Manès enseignait que l'âme est partie de Dieu et qu'elle avait été souillée dans la

nation des ténèbres, saint Augustin ajoute : « Manès soutient qu'une partie de Dieu a été souillée ; pour nous, nous affirmons que l'âme a été souillée par le consentement qu'elle a donné au péché, mais en même temps nous déclarons sans hésiter qu'elle n'est point une partie de Dieu ; qu'elle n'a pas été engendrée de Dieu, et qu'elle est une simple créature. Quand donc nous disons : L'âme est de Dieu, nous donnons à ces paroles le même sens que quand nous disons que telle œuvre est de tel ouvrier ou qu'elle a été faite par lui, ce qui ne signifie pas assurément qu'elle ait été engendrée de lui ou qu'elle soit son fils. » (Conférences entre saint Augustin et Félix, livre II, 2^e Conf.)

On pouvait, de ce système manichéen, conclure que la chair est mauvaise et que l'âme pouvait traiter le corps auquel elle était enchaînée, comme une chose vile, comme un ennemi que l'on réduit à merci. On voit, dès lors, comment les Manichéens se croyaient autorisés à s'abandonner à tous les désordres. Ils n'y manquaient pas, surtout dans leurs réunions secrètes. Pour se reconnaître, ils avaient des signes explicatifs de leur doctrine impure, ainsi qu'il se pratique de nos jours chez les Francs-Maçons.

Il faut lire saint Augustin pour bien savoir la doctrine persane du Manichéisme. Il prévoyait que les générations futures iraient puiser dans ces rêveries orientales des notions erronées qui les arracheraient à l'enseignement de l'Église, ainsi qu'à la vérité et à la pratique de la vertu, et toujours ces questions remplissaient son âme de profondes émotions. Il est certain, du reste, que le Manichéisme a survécu à son auteur, et que beaucoup d'esprits, à notre époque, en sont encore malades.

III.

ARIANISME.

L'Église de Jésus-Christ avait pris possession du monde et l'avait conquis par l'effusion de son sang : l'heure de son triomphe était arrivée. La croix, resplendissant dans le ciel aux yeux de Constantin et de son armée, lui avait dit : *In hoc signo vinces* : Tu vaincras par ce signe, et le fils de Maximien Hercule, Maxence, acculé au Tibre et vaincu par Constantin, avait trouvé la mort dans les eaux du fleuve. Le noble fils d'Hélène, fier du *Labarum* et de la croix qui brillait sur le casque et la cuirasse de ses guerriers, était entré triomphant à Rome ; désormais l'empire était chrétien, le Christ, Roi des empereurs et des rois, avait vaincu le monde romain.

« Il est une chose très digne d'admiration, dit saint Augustin, et dont ne tiennent pas compte les rares partisans du paganisme, que nous voyons encore au milieu de nous : c'est que le Dieu des Hébreux, offensé par les vaincus et rejeté par les vainqueurs, est maintenant connu dans tout l'univers et adoré par toutes les nations.

« Aussi bien, c'est du Dieu d'Israël que le prophète disait au peuple choisi, si longtemps auparavant : « Celui qui t'a délivré, le Dieu d'Israël, sera appelé le Dieu de toute la terre. » (Is. 5.) Cette prédiction s'est accomplie avec le nom de Jésus-Christ, venu parmi nous du sang d'Israël, petit-fils d'Abraham qui fut la souche des Hébreux, et en effet Israël lui-même avait reçu la promesse : « Que toutes les nations de la terre seraient

bénies en celui qui naîtrait de sa race. » (Gen. xxviii, 14.) On doit comprendre par là que le Dieu d'Israël, le seul vrai Dieu qui a fait le ciel et la terre et qui conduit avec justice et miséricorde les affaires et les événements de ce monde, sans que la justice entrave la miséricorde, sans que la miséricorde soit un obstacle à la justice, n'a pas été vaincu dans son peuple hébreu quand il a laissé les Romains prévaloir et le réduire à n'avoir plus ni royauté, ni sacerdoce. Car le même Dieu d'Israël, avec l'Évangile de Jésus-Christ, vrai roi et vrai prêtre, deux titres figurés par le trône et l'autel des Hébreux, abolit maintenant les idoles des nations partout, pour le maintien desquelles les Romains n'avaient pas voulu recevoir son culte, comme ils avaient reçu le culte des dieux de tant d'autres peuples, forcés de reconnaître leurs lois. Il a donc laissé périr le sacerdoce et la royauté de la nation prophétique, parce que le rôle de cette nation, instrument des promesses, était sans objet du moment que le Christ promis était venu. Et quant aux Romains vainqueurs des Juifs, il les a soumis à son nom par le Christ-Roi, et en leur donnant la force et la générosité de la foi chrétienne, il a tourné leur zèle au renversement de ces idoles pour l'honneur desquelles son culte avait d'abord été rejeté. » (Livr. I. Autorité des Évangiles, ch. xiv.)

Constantin accomplissait donc les desseins de Dieu, en arborant de toutes parts la Croix que Dieu avait fait briller au-dessus de la ville de Rome, pour en prendre à jamais possession. Il avait de toute éternité donné les nations en héritage à son Fils, objet de son amour infini ; mais Rome devait être le centre de son royaume. Par lui-même, le Verbe Incarné avait conquis la terre, à Jérusalem, par l'effusion de son sang : par Pierre, le généralissime de son armée, Rome était de-

venue sa capitale. Suivi de ses légions, Céphas avait livré bataille aux empereurs et les empereurs étaient vaincus. A l'instar de son divin Maître, le chef des Apôtres triomphait en mourant sur la Croix. Son armée commença par envahir la Rome des Catacombes, la Rome souterraine, qu'elle occupa trois siècles durant, sans lâcher pied, et voici que Constantin reconnaît son droit, en élevant sur la capitale l'étendard du Christ-Roi. Ce monarque avait bien le tempérament des empereurs païens, et le meurtre ne l'arrêtait pas ; mais Dieu lui donna des éclairs de génie et des heures d'une haute sagesse. Il comprendra qu'un homme est roi ou sujet, comme il est païen ou chrétien, et l'Esprit-Saint, qui avait désormais placé le Cénacle là où était Pierre, lui inspirera de gagner l'Orient et d'y bâtir Constantinople afin qu'à Rome le Pape soit roi, et y gouverne le monde catholique, au nom du Christ, Roi des rois. L'empereur fera à Pierre *Donation* de Rome ; au fond il ne fera que constater les droits du Fils de Dieu, représenté par son Vicaire, sur Rome, en disant : « Nous avons jugé convenable, avec tous nos Satrapes, tout le Sénat, les magistrats et tout le peuple qui est sous la domination romaine, que, comme saint Pierre est le représentant du Fils de Dieu sur la terre, les évêques ses successeurs, y aient une puissance principale, au-dessus même de notre impériale majesté... Or, afin que l'autorité épiscopale ne soit pas méprisée, mais honorée au-dessus même de notre puissance impériale, nous avons donné à notre bienheureux père, l'évêque Sylvestre, pape universel, et nous donnons à ses successeurs et notre dit palais de Latran, et la ville de Rome, et les provinces, lieux et châteaux de l'Italie et de l'Occident marqués plus haut. Car nous avons jugé convenable de transférer notre empire en Orient, de fonder une ville de notre nom au lieu de

Byzance, et d'en faire notre capitale ; par la raison que là où est le Sacerdoce principal, le chef divinement institué de la religion chrétienne, il n'est pas juste qu'un empereur terrestre ait de puissance. Cette cession de notre empire écrite de notre main, nous l'avons mise sur les précieuses reliques du prince des Apôtres, saint Pierre, et nous y avons juré, pour nous et nos successeurs, de la garder fidèlement, après quoi nous l'avons remise à notre saint-père, le Pape universel. » (Voir Rohrbacher, *Darras*, sur cette question.)

Dieu avait donc choisi Constantin pour accomplir ses desseins et faire de Rome la capitale du monde catholique. Vainement Maximin Daïa, qui régnait encore en Orient, voulut-il s'opposer au triomphe complet du soldat du Christ ; Licinius, avec vingt mille vétérans, lui tailla en pièces son armée de soixante-quinze mille hommes. La nuit, un Ange lui avait commandé de se lever et de prier avec son armée.

Mais lui-même, Licinius, ne voulut-il pas, après sa victoire, disputer à Constantin l'empire du monde ? Il le combattit avec acharnement. Vaincu, il reprenait les armes au mépris de la foi jurée, et poussait l'aveuglement jusqu'à faire retomber sa colère sur les chrétiens. C'est ainsi que furent immolés les martyrs de Sébaste, et beaucoup d'autres. Enfin il paya de sa vicieuse ses crimes, au moment où le démon de la discorde semblait hanter le palais de l'empereur et y multiplier les meurtres.

Le baptême et la guérison miraculeuse de Constantin, que l'on a le droit de placer ici, ramenèrent la paix à Rome. Saint Sylvestre y fut rappelé et reçu avec honneur par l'empereur rasséréné. Désormais il pourra gouverner en paix l'Église de Dieu.

La persécution sanglante avait pris fin ; mais aussi

un autre genre de combat tenait en haleine l'Église de Jésus-Christ, dont l'existence est une lutte perpétuelle.

Satan avait suscité Simon le Mage contre saint Pierre et le Christianisme naissant ; la Gnose avait rempli le monde de ses rêves diaboliques ; Manès venait à peine d'expirer dans une mort cruelle, payant ainsi à la justice divine le meurtre commis par lui sur le gardien inoffensif de sa prison, sans parler de ses autres crimes, et voici qu'un nouvel hérésiarque apparaissait, s'attaquant audacieusement au Fils éternel de Dieu lui-même, à Jésus-Christ, pour qui des millions de martyrs venaient de mourir, en confessant sa divinité ; Arius, nouvel Ismaël, levait la main contre tous.

L'esprit d'erreur sait bien qu'il ne saurait empêcher Dieu de triompher, ni son Christ de régner, ni l'Église d'éclairer l'univers ; toutefois, il n'ignore pas la faiblesse de l'homme et son inconstance naturelle : il se venge de Dieu sur l'homme fait à l'image de son Créateur. Alors il jouit de deux triomphes à la fois : il s'est vengé de Dieu, qui le punit, et il a vaincu l'homme, que Dieu aime. Le grand objectif de Satan, *qui fut homicide dès le commencement*, c'est la perte des âmes, rachetées au prix du sang de Jésus-Christ et appelées à régner au ciel, d'où ont été précipitées les intelligences angéliques, à l'instant même de leur révolte.

Qu'était-ce qu'Arius ?

« C'était un lybien, d'une taille élevée, d'un maintien grave et sérieux, vêtu du pallium des philosophes, mais poussant jusqu'au cynisme la négligence pour le vêtement ou la toilette. Ses cheveux rabattus sur sa figure n'étaient jamais peignés ; tous les plis de son manteau étaient troués ; mais il portait avec orgueil les livrées de la misère, mettant sa gloire, disait-il, à partager la pauvreté de Jésus-Christ. Ce pénitent si plein

de morgue affectait d'ailleurs une affabilité extrême ; il abordait les gens dans la rue et séduisait le peuple par sa conversation agréable et douce, non moins que par son extérieur austère et la régularité apparente de ses mœurs... Arius, élève de Lucien, disciple de Paul de Samosate, avait passé sa première jeunesse à Antioche. Il avait puisé à cette école les traditions d'intrigue et d'erreurs qu'il devait un jour enseigner pour son propre compte. Parmi ses condisciples, il s'était lié particulièrement avec Eusèbe, le futur évêque de Nicomédie. Cette amitié devait lui servir un jour. Au moment où Arius mit pour la première fois le pied à Alexandrie, il n'était encore que laïque. Son talent oratoire développé par de sérieuses études, son goût pour la philosophie, des connaissances assez étendues bien que superficielles dans les sciences profanes et sacrées, pouvaient le recommander à l'attention publique ; mais toutes ces qualités dissimulaient mal un fond d'inquiétude secrète et une ambition démesurée. » (Darras, Hist. gén. de l'Église, t. IX, p. 209.)

Arius, après avoir trempé dans le schisme de Méléce, un évêque condamné en synode à Alexandrie par le patriarche saint Pierre, vint se jeter aux pieds d'Achillas, son successeur, et finit par être élevé au sacerdoce. Il fut bientôt désigné pour gouverner le titre presbytéral de Bucoléon, l'un des quartiers les plus importants d'Alexandrie. Il parut satisfait et sa joie ne fit que grandir quand le patriarche le chargea de l'enseignement public des Saintes Lettres, dans l'école chrétienne d'Alexandrie. Dès ce moment, son orgueil se réveilla, et lorsque Achillas mourut, notre lybien fut indigné de n'avoir pas été choisi par le clergé et le peuple pour lui succéder. Ce fut saint Alexandre qui fut appelé au siège patriarcal vacant. Dès lors Arius se prit à l'attaquer, non dans ses mœurs, dont la pu-

reté était connue de tous, mais dans la doctrine qu'il enseignait. C'était bien celle de l'Église cependant, et la foi du saint évêque était aussi pure que ses mœurs : le lybien voulait un combat. Cet hérésiarque enseignait que « le Fils de Dieu ou le Verbe divin, était une créature tirée du néant, que Dieu le Père avait produite avant tous les siècles, et de laquelle il s'était servi pour créer le monde ; qu'ainsi le Fils de Dieu était d'une nature et d'une dignité très inférieure au Père ; qu'il n'était appelé *Dieu* que dans un sens impropre. » (Berger, Dict. Arianisme.)

On le voit, c'est toujours l'idée de Simon le Mage et autres Gnostiques : Dieu est trop grand pour s'abaisser jusqu'à créer la matière, dont est le corps de l'homme, Ce prétendu et faux respect n'est qu'un prétexte, chez les hérétiques, pour refuser de croire au mystère de la Sainte-Trinité. Ils ne veulent pas admettre l'enseignement divin, qui nous propose un Dieu engendrant éternellement son Verbe par l'acte unique et immanent de son Intelligence infinie, Verbe égal au Père, dont il est la vivante et substantielle image, de manière à former une personne distincte de la personne du Père.

Ce mystère, que nous reconnaissons être au-dessus de l'intelligence humaine, mais que nous croyons, puisque Jésus-Christ lui-même nous l'a révélé, et que son Église infallible nous l'enseigne, Arius et les autres le repoussent.

D'après eux, par conséquent, le Verbe n'est qu'une créature. Étant créature, il ne saurait en même temps être Dieu, et l'appeler Dieu est un mensonge et une hypocrisie. Cependant Arius n'osait pas, en public, lui refuser ce nom, parce qu'il eût révolté ceux qu'il trompait. Il eût été mal venu surtout auprès de ceux qui avaient souffert pour la foi, et il fallait une singulière audace pour professer une telle erreur, après trois siè-

cles de croyance, croyance affirmée et confessée si souvent par le martyre.

L'étonnement fut grand, quand on entendit parler à Alexandrie de cette nouveauté. Arius avait beau répéter que le Verbe avait existé avant tous les siècles, que la parole de l'Écriture est formelle ; il soutenait qu'il n'était point coéternel à Dieu et qu'il avait commencé d'exister. Saint Alexandre essaya de ramener l'hérésiarque par des avertissements charitables ; mais vainement. Cet homme, qui était sorti du rang des laïques pour être élevé au sacerdoce, sans y avoir suffisamment été préparé, sans doute, s'entêta dans son ignorance orgueilleuse, surtout quand il vit se former autour de lui un parti composé, comme toujours, de gens chez qui le vice trouve des intelligences.

Le patriarche Alexandre le manda alors et il fut jugé. On lui montra son erreur qu'attestaient la Tradition catholique, le témoignage des Écritures et des Pères : rien ne put ébranler l'obstiné. C'est pourquoi le saint évêque convoqua, à Alexandrie, un concile de plus de cent évêques, de la Lybie et de l'Égypte. Arius y renouvela ses blasphèmes et fut excommunié avec ses principaux adhérents. (320.) Il se retira en Palestine, où il travailla à se faire des partisans dont fut Eusèbe de Nicomédie, son ancien condisciple, prélat mercenaire, arrivé, on ne sait comment, d'abord au siège de Bérée, puis, courtisan de Constantia, sœur de Constantin et épouse de Licinius, au Siège de Nicomédie, devenu vacant.

Licinius faisait la guerre aux chrétiens et à Constantin : Eusèbe devint son ami et son confident. Hélas ! le pouvoir civil ne s'aperçoit pas assez qu'il porte en soi une secrète jalousie contre l'autorité divine de l'Église, et on le voit, guidé par cette coupable envie, lui susciter des ennuis, des embarras cruels, enfin des per-

sécutions. Les meilleurs princes eux-mêmes y sont enclins.

Arius écrivit donc à ce prélat, du fond de sa retraite de Palestine, une lettre qui commence ainsi : « Au très désiré Seigneur, à l'homme de Dieu, au fidèle, à l'orthodoxe, à Eusèbe, Arius injustement persécuté par le patriarche Alexandre pour la vérité victorieuse que vous défendez vous-même, salut dans le Seigneur. Mon père Ammonius partant pour Nicomédie, j'ai cru qu'il était de mon devoir de saisir cette occasion pour vous saluer, et en même temps pour informer votre charité de la persécution que l'évêque nous fait injustement souffrir. Il a tout soulevé contre nous ; il nous a chassés de sa ville épiscopale comme des impies. Notre seul crime est de refuser d'adhérer à sa doctrine erronée et de dire avec lui : Dieu est éternel ; le Fils est éternel ; le Père et le Fils ont toujours coexisté ; le Fils a été toujours, toujours engendré ; le Père ne précède point le Fils d'un moment, pas même de la pensée ; toujours Dieu, toujours le Fils ; le Fils procède de Dieu même..... Pour nous, ce que nous disons et ce que nous croyons, nous l'avons enseigné et nous l'enseignons encore. Par la volonté et le conseil du Père, le Verbe a subsisté avant les temps et avant les siècles pleinement Dieu, Fils unique, inaltérable. Mais avant d'être engendré ou créé, il n'existait pas. Nous sommes persécutés pour avoir dit : Le Fils a un commencement et Dieu n'en a point. On exerce contre nous des violences pour avoir dit que le Verbe est tiré du néant ; ce que nous avons dit, parce qu'il n'est ni une portion de Dieu, ni tiré d'une créature quelconque. Voilà la cause de nos souffrances : vous savez le reste. Je vous souhaite toutes sortes de prospérités. Souvenez-vous de nos afflictions. »

Disons, sans aller plus loin, que l'adresse, qui est en

tête de la lettre, est une basse flatterie. Tenir pareil langage, c'est avouer que l'on a une faveur à demander, un mauvais procès à gagner.

Arius dit ensuite : Notre seul crime est de refuser d'adhérer à sa doctrine erronée... Mais la doctrine du patriarche Alexandre n'était pas autre que celle de l'Eglise universelle ; pourquoi la lui attribuer, comme si elle lui était personnelle ? Cela manque de franchise, et cette tactique est déloyale. Arius aurait dû dire nettement : Je n'admets pas la doctrine du patriarche, quoiqu'elle soit celle de l'Eglise universelle. Il n'osait parler ainsi. En résumé, ce qu'il dit de sa propre croyance est le fait d'un ignorant et d'un insensé, qui a la prétention, de savoir par lui-même l'essence divine et de la comprendre. Les intelligences les plus sublimes ne sauraient la connaître, si Dieu ne se révèle à elles, et Arius la voit à découvert ! Nul génie sur la terre, pas même Augustin, n'a compris l'esprit souverainement parfait, Dieu, et ce théologien improvisé qui a nom Arius, lui, prétend corriger la croyance de l'Eglise universelle, qui s'appuie sur la parole divine elle-même. Mais passons.

Eusèbe de Nicomédie répondit aux flatteries et aux élocubrations qu'il avait reçues : « Vos sentiments sont fort bons, dit-il, et vous devez désirer de les voir universellement adoptés. Qui peut croire que ce qui a été fait, pût avoir l'existence avant de l'avoir reçu ? Ne faut-il pas d'abord qu'il ait commencé d'être ? »

Justement, nous disons que le Fils de Dieu n'a point été fait, créé, mais engendré de toute éternité par le Père, parce que le Père s'est toujours connu par l'acte unique et permanent de son Intelligence infinie, qui est son Fils.

Eusèbe de Nicomédie devint un adhérent et un apôtre de l'Arianisme. Arius se rendit auprès de lui, et

ensemble, ils composèrent des chants où ils exprimaient leur erreur, afin de la mieux répandre. Ils donnèrent à ce recueil le nom de *Thalie*. Les airs étaient empruntés aux chansons vulgaires. Ledit recueil a disparu : le retrouvera-t-on ? (Voir Darra, t. IX, 204.)

Le patriarche d'Alexandrie, Alexandre, malgré son grand âge, se prit à combattre avec toute l'ardeur de la foi. Il écrivit à tous les évêques d'Orient et au pape saint Sylvestre pour les informer des intrigues d'Arius. Dans ses lettres il disait : ... « J'aurais voulu garder le silence, dans l'espoir que cette hérésie pourrait demeurer circonscrite à la personne de ses chefs, et n'étendrait pas plus loin ses ravages. Mais l'évêque actuel de Nicomédie, Eusèbe, ne craint pas de la prendre sous son patronage, comme s'il lui appartenait de juger souverainement et de disposer en maître dans l'Église. Cette audace lui vient sans doute de ce qu'après avoir quitté sans motif le siège de Béryte (Beyrouth) et usurpé dans un but d'ambition celui de Nicomédie, il n'a rencontré personne qui ait fait justice de ses honteuses spéculations. Tel est le défenseur des apostats... » Alors le patriarche nomme les sectaires par leurs noms et résume l'erreur exposée dans la *Thalie* ; puis il dit ce qu'il a fait pour l'arrêter.

On admira l'éloquence, la foi et le courage du patriarche, que le diacre Athanase aidait dans sa lutte. Cependant le clergé d'Alexandrie fut convoqué et invité à souscrire les lettres d'Alexandre, ce qu'il fit. Les troubles augmentèrent et bientôt la discorde fut complète.

Sur ces entrefaites, Constantin victorieux arriva dans l'Orient, et apprenant le conflit, il écrivit une longue lettre à Alexandre et à Arius. Il ignorait absolument la gravité de la question ; aussi sa lettre, dictée par le désir de l'unité, porte à faux. Il s'agissait de la divinité de Jésus-Christ ; c'était donc une affaire capitale, non une

question de mots, comme se l'imaginait l'empereur.

Osius de Cordoue vit de quels intérêts on discutait, et de concert avec Alexandre, il pria Constantin de faire en sorte qu'un concile œcuménique, c'est-à-dire formé des représentants de toutes les Églises, fût convoqué. L'empereur comprit que c'était là le moyen de calmer les esprits. Le pape saint Sylvestre s'unit à lui, et le Concile fut convoqué pour le mois de juin 325, à Nicée, en Bithynie.

Concile de Nicée.

Rien de plus grand n'avait paru sur la terre, depuis la venue solennelle du Saint-Esprit, au Cénacle. Il allait de nouveau présider cette grande assemblée, mais ici d'une manière invisible. C'est Lui toutefois dont on entendrait la sentence, prononcée par la bouche de Pierre ou de son représentant. Trois cent dix-huit évêques, venus de toutes les parties de la terre, se trouverent assemblés à Nicée. La plupart avaient souffert pour la foi et beaucoup conservaient sur eux les marques des chaînes qu'ils avaient portées, et des blessures qu'ils avaient reçues, pour affirmer leur foi en la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Instruits par les disciples des Apôtres de la vérité catholique, ils en étaient les témoins intelligents et fidèles. Osius de Cordoue, qui remplissait les fonctions de légat du Pape saint Sylvestre, était connu dans tout l'univers par sa science, sa piété et sa prudence consommée. L'attention des philosophes néo-platoniciens, venus à Nicée, était éveillée. Arius lui-même y avait attiré une tourbe de sophistes, avec lesquels le diacre Athanase ne craignait pas de discuter, et qu'il confondait.

Il fut décidé qu'avant d'avoir une séance publique,